

Tendre Zara

d'Iman Bassalah

« Certainement, le peuple est comme l'herbe : l'herbe sèche, la fleur tombe... »

Zara sourit, elle cherche à s'occuper, une vraie gamine. Un fil dépasse du bouton de sa chemise, c'est une aubaine, elle tire dessus dans tous les sens. L'enterrement s'éternise, elle gigote sur le banc de bois, se déchausse. Quel pensum, on ne l'y reprendra plus à répondre à ce genre de faire-part en été. Il fait si chaud dehors, ça sent le magnolia persistant. Celui à grandes fleurs roses et blanches du bord de l'Ashley River, contre le tronc duquel elle s'était offerte à un professeur d'anglais grisonnant, pendant son voyage scolaire aux États-Unis.

L'une de ses ballerines s'envole et glisse deux rangs devant. Un très vieil homme l'écrase sous sa chaussure orthopédique. Il s'est endormi. Le prochain cirque funéraire sera sans doute le sien, il n'a pas envie de la répétition. Zara retient un rire. Il a tellement de poils dans les oreilles qu'on dirait des brocolis. Pour passer le temps, elle envoie des messages à ses amis. La conversation WhatsApp « Vamos a la Playa » vibre plus fort que les cloches. Les vacances à Formentera, c'est comme la Résistance, ça s'organise. Celles-là, elles sentiront bon la libération, la vie... Trouver un amant, il lui faut trouver un amant ! Elle l'imagine jeune, beau, et espagnol. Surtout espagnol ! Son sexe enfle et se frotte sur le bois inégal du banc à cette pensée. Au parfum des magnolias se mêle celui de l'encens. Zara adore humer le sacré, surtout celui des autres. Elle s'encourage : un enterrement chez les *sangre azul* du cœur de Paris, ça vaut

quelques pages de Balzac. Que va-t-elle faire en sortant de là ? Elle doit calmer son excitation sans se jeter sur le premier venu. Elle n'a plus envie de ces réveils pas clairs. Pas ici, en tout cas. À la mer, c'est pas pareil, ça sent toujours les embruns. Le sperme repart avec les vagues.

Pourquoi n'irait-elle pas s'acheter des chaussures, des très chères ? Elle vient de recevoir de l'argent de sa grand-mère. Si elle ne les porte pas, elle les exposera pour les admirer. Posées sur un livre d'art ? Ce serait comme une installation. Est-ce qu'elle les mérite ? Dans sa famille, qui a connu les restrictions à Beyrouth, il faut toujours « mériter » pour avoir le droit d'acheter quelque chose, même quand on a de l'argent sous le matelas. « Si tu dois fuir les bombes, rien de tout ça ne te servira. Tu n'y songeras pas en refermant la porte qui tremble. » Zara pense à l'année qu'elle a passée à s'occuper de sa mère, au nouveau portfolio de dessins qu'elle doit réaliser, au partiel à repasser pour valider sa licence. Son été ne sera pas aussi léger que celui de ses copines, mais elle en profitera quand même à leur côté. Elle soupire. Aucun homme sans calvitie ou bedaine à l'horizon, pas même un jeune vieux beau. Que du très vieux, ou des jeunes filles comme elle.

Elle se frotte plus fort, ne tient plus en place... Oui, elle ira à Formentera s'allonger dans ce monde de magazine où l'on ne dit pas « transat » mais « chilienne ». Si le jardinier de l'année dernière pouvait être là, cette fois elle le suivrait dans la cabane à outils, elle ne se contenterait pas de relever haut ses fesses dénudées au bord de la piscine en gardant les yeux fermés. Il lui avait un peu raconté sa vie, il en avait assez de la solitude du phare du cap de San Antonio où il œuvrait avant cet été-là. Il avait beaucoup insisté sur le « s » de *soledad*, le regard fiévreux, un brin risible. Les jours suivants, elle s'était caressée à la sieste en imaginant les boucles de la salopette battre le sol, tandis qu'il la prenait debout contre l'établi. Au bout d'une semaine,

le bruit de son sérateur dans les branchages, au zénith de la journée, lui donnait un orgasme. Formentera ne l'empêchera pas d'avoir peur que sa mère ne meure en son absence, peur de rater sa vie en ne restant pas enchaînée à sa table à crayonner et travailler le baroque flamand comme un âne. Mais ce sera divin. D'un autre côté, elle aime tant Paris l'été, elle pourrait s'y amuser aussi... Elle adore flâner et découvrir, encore et encore. La beauté n'est pas toujours au coin de la rue, il faut parfois tirer une corde. Superposer l'art à une réalité qui peut sembler toute ridée.

L'excitation monte avec la température, ce n'est pas vrai qu'il fait toujours froid dans les églises. Les magnolias pourraient fleurir ici. Son petit bouton lui permet un effleurement divin et tout en rondeur qui lui fait serrer les jambes. Elle s'exerce aux pointes, pour remonter un peu ses genoux et sentir mieux la graine qui s'érige entre ses cuisses.

Le prêtre sermonne : « ... et le rendant semblable à son corps glorieux... »

Zara se détache les cheveux, elle se courbe un peu. La voix du prêtre vacille maintenant une dernière fois dans le mystère des cieux, elle essaie de rattraper sa ballerine du bout des orteils, sans réveiller le vieux monsieur. Elle n'y parvient pas, hélas, la patte noire est trop lourde. Battant en retraite, désespérée d'ennui et de désir vague, elle se jette dans une étude de la voûte et décide : « Je me dépêche de filer après ! » Alors qu'elle a le nez en l'air, le buste avancé dans une position de danseuse, la chaussure atterrit miraculeusement à ses pieds, comme pour exaucer ses prières. Pourtant, personne ne semble avoir bougé dans l'assemblée. Un miracle de Marie-Madeleine, dont la sculpture la toise à quelques pas ?

Un quart d'heure plus tard, elle piétine dans la queue qui la mène à la famille du défunt. Elle n'a pas senti qu'on se faufilait derrière elle.

– Vous avez bien retrouvé votre chaussure ? lui murmure-t-on à l'oreille. J'ai apprécié votre délicatesse avec mon père, mais vous auriez pu y aller franchement. Il a cent deux ans et plus aucune sensation dans les jambes.

Elle se retourne si vite qu'elle est prise de vertige. Cette vision la foudroie, bien que, dans sa tête levantine, les calculs précèdent les sensations : si le père de cet homme est centenaire, quel âge peut-il avoir lui-même ? Car il est divinement beau, on dirait... Est-ce lui qui lui a renvoyé sa chaussure, et comment a-t-il fait ? L'homme semble lire dans ses pensées, prononce très haut :

– Je suis l'aîné et presque tout le banc, ce sont mes frères et sœurs.

Il s'incline ensuite vers la ballerine rechaussée.

– Je vous ai bien eue, n'est-ce pas ? Depuis que j'ai revendu ma galerie, je réalise un rêve d'enfant, j'apprends la magie : faire réapparaître est toujours une extase.

Zara croiserait bien les mains pour remercier le ciel. En plus, il vient du monde de l'art, il a de la fantaisie... On dirait l'homme de ses rêves. C'est idiot, cette formule, mais elle a le droit d'avoir la vingtaine magnolia *et* fleur bleue. Et puis, l'homme est un condensé de tous ces visages burinés, ces boucles, ces barbes poivre et sel, rideaux des lèvres, ces fronts butés, ces yeux noirs d'olive ou de folie qui l'ont maintes fois saisie le long de ses études aux Beaux-Arts. Des visages qu'elle a embrassés mille fois en cachette dans les livres de la bibliothèque. Il ressemble au centaure Chiron de Rubens, celui qui transporte Achille enfant aux cheveux longs, devant lequel elle a pleuré au Prado, plus que les autres.

N'est-on pas toujours épris d'une image intérieure que l'on rencontre, un jour ou l'autre, incarnée ? Elle en avait déjà croisé deux des comme ça, Méridionaux de Sardaigne et de Corse. La soixantaine, petit bedon mais visage de statue et force herculéenne, voix rauque et poudrée. L'un avait un restaurant, l'autre

un bateau. Extasiée, elle avait enfourché les deux : le premier en terminant le tiramisu qu'il lui avait préparé, le second alors qu'il lui expliquait le nœud de cabestan, ce nœud marin qui permet de s'amarrer à une bitte. Mais ils n'étaient que de pâles copies comparés à celui-ci. Les contours sont un peu flous, car elle n'ose le dévisager, mais tout se devine. Elle a envie de le parcourir avec un pinceau, de sentir ses poils se troubler sous sa verge. Peut-être que sa femme est là ? Atterrir, elle doit atterrir. « Zara, atterris ! », c'est ce que lui répètent toujours ses copines. Ses maîtres aussi, mais d'une autre manière.

– Merci.

C'est tout ce qu'elle trouve à dire, tandis que ses seins et sa bouche implorant.

Il sort soudain un petit calepin, note son numéro, ajoute :

– Je commencerai par les pieds.

Zara est désarçonnée, elle ne sait que faire de ce mot, mais elle n'en montre rien. Ce doit être un truc de vieux qui dîne à la Closerie des Lilas, suppose-t-elle. Oui, il y a bien quelque chose de chic et de daté dans cette « façon ». Un nom est imprimé sur le haut du papier, juste en dessous de la spirale d'où il a été arraché : Milo. Si seulement il pouvait y avoir sa date de naissance... Enfin, à quoi cela servirait-il ? S'était-elle fixé d'avance une limite ? Le prof des magnolias devait déjà avoir au moins trois fois son âge, à l'époque, et le souvenir de ses baisers dans son cou, de sa paume tremblante et chaude appuyant sur sa chair à peine nubile, parvenant à l'ouvrir délicatement, le tour de passe-passe avec lequel son sexe avait jailli de son pantalon de velours vert, s'était substitué à son doigt sans qu'elle comprenne tout à fait, elle n'oublierait jamais. Sa tête turbine tout de même : les voyages scolaires servent à débusquer les loups, mais là ?

*

Ses pas la portent chez Repetto, où elle achète une paire de ballerines vermillon. Elle les sort de la boîte noire tapissée de rose pour les observer à la lumière du jour. C'est parfait, cette teinte ressemble à s'y méprendre à celle de la robe d'Achille à cheval sur le centaure Chiron dans le tableau de Rubens. Chiron est l'arrière-grand-père d'Achille, ainsi que son mentor, mais elle est toujours un peu sexuelle, l'éducation, chez les Grecs...

Elle sourit au miroir de la boutique qui lui fait face. À quelques pas, vers la rue du Cherche-Midi, règne un autre centaure, celui sculpté par César. Elle prend le temps d'admirer sa belle croupe, le hasard est heureux. L'image qui la visite depuis si longtemps a un contour, et maintenant, un numéro de téléphone.

Les hommes la regardent, la convoitent, dans le bus, le métro. Ses seins pointent et picotent un peu, comme lorsqu'elle se les pince. Elle va rentrer chez elle avec ce visage engourdi des amours naissantes, alors qu'elle ne connaît même pas ce Milo. Alors que, sans doute, il pourrait être son grand-père, c'est ce que penseraient les gens s'ils marchaient côte à côte. Va-t-elle seulement l'appeler ? Si elle tombe sur sa messagerie, devra-t-elle répéter le jour et l'heure, comme le fait encore sa grand-mère ? « Bonsoir, Milo, c'est Zara, la jeune fille que vous avez rencontrée à l'église, nous sommes le jeudi 14, il est... » Elle sort le bout de papier de sa poche, l'écriture n'est pas tremblante, elle semble même un peu trop droite, un peu trop sûre. Et puis, ce doit être un ogre : « je commencerai par les pieds », autant dire « ça sent la chair fraîche ».

Dans sa chambre, elle tente de soulager l'oppression érotique qui l'étreint. Par la fenêtre, elle observe le manège des dragueurs qui font les petits boulots des boutiques (livreur, retoucheur, coiffeur à domicile...). Elle a couché avec l'un d'eux, une fois. Rabih, « le printemps ». Il portait une corde attachée autour de la taille, il disait que ce rite venait de son village et qu'il ne devait jamais l'enlever. Elle avait trouvé ça terriblement exci-

tant, c'était donc ça, le fétichisme ? Elle y pensait avec délice, avant chaque rendez-vous. Peut-être qu'avec le vieux ça marcherait comme ça aussi ? Elle virevolte. Après tout, pourquoi pas ?

Sa mère l'attend dans l'ombre du salon, elle ne veut plus ouvrir les rideaux. Un aperçu de la vie à l'extérieur, même celle des oiseaux, et l'amertume revient : « Ils ne connaissent pas leur chance, eux, de pouvoir voler, ils ne connaissent pas leur chance, eux, de pouvoir se lever et ouvrir les bras en grand... » Zara connaît la litanie. Aujourd'hui elle lui rappelle, plus encore que l'oraison funèbre du matin, combien elle est jeune et pleine de sève, et comme elle veut vivre de toutes ses branches, même auprès d'un vieux, si c'est lui le soleil du jour.

Enfin, elle aime trop ça, les hommes qui ont un carnet dans la poche. Milo n'est pas seulement la projection des fortes écorces du cou, des bras et du front du Chiron de Rubens. Elle prend son album à dessin, s'allonge sur son lit et tente le croquis de Milo, mais se décourage. Elle sait que « c'est lui », pourtant elle ne l'a pas assez vu. Le crayon désormais planté dans un chignon de fortune, elle allume sa tablette graphique, part à la recherche de toutes les versions du Chiron, prend les yeux de l'un, la barbe de l'autre. Elle s'interroge sur le sexe à choisir aussi, les centaures sont parfois équipés d'un organe humain mâle, d'autres fois de celui d'un étalon, à taille humaine ou animale, selon les imaginaires. Certains sont équipés des deux ! La pensée agite furieusement Zara, qui d'un bond chevauche la cambure de sa tête de lit, s'y frotte à s'en brûler la chair, un doigt fourré entre les fesses. Quand elle termine son rodéo, les yeux de Milo lui paraissent plus fougueux que ceux de la figure mythologique. Les traits s'ébauchent dans son esprit, elle descend de sa monture et se précipite pour les reprendre, inspirée comme jamais. Hélas, sa mère choisit ce moment de grâce pour faire sonner la clochette. Zara fait d'abord mine de ne pas l'entendre, déplie

le bout de carnet de Milo, l'embrasse, se promet de l'encadrer, enregistre le numéro sur son téléphone. Elle sait qu'il le faut. La clochette insiste, elle lèche ses doigts salés pour en faire disparaître l'odeur. Sa mère a besoin d'elle, elle appellera Milo plus tard.

*

– Milo, comment vas-tu ? C'était comment, cet enterrement ?
Le Figaro littéraire sur la table, Milo lève la tête vers sa vieille amie. Il faisait semblant de lire, mais il regrette d'avoir proposé ce café, il aurait aimé rester seul. Il se gratte le haut du crâne qui pèle, même si, par miracle, ses boucles poussent encore partout. C'est un peu parsemé par endroits, mais discret. Sa fille l'embête : « Papa, va chez le coiffeur, tu as une forêt sur la tête ! » Il est encore capable de faire un Paris-Antibes dans la nuit, quand ça le prend, et il ne doit pas tout à fait correspondre à l'image du bon papa qu'elle voudrait.

Marianne est encore très belle, un petit côté Charlotte Rampling dans l'allure qui fait grand effet. Elle a six petits-enfants qu'elle refuse de garder, elle dit que ça la sauve. Elle ne se teint plus les cheveux, ils sont d'un blanc soyeux qui fait blond. Il la laisse poser son grand sac, se positionner sur sa chaise, sortir une cigarette, replacer une mèche... Regarder une dernière fois autour, ouvrir grand les yeux. Tout ce cérémonial qu'il faut à la Parisienne pour enfin se poser et signifier : « Voilà, je suis tout à toi, je t'écoute ! » Et si cette fois il n'avait pas envie de lui parler ? Comment faire pour se dérober ? Au rituel, il aimerait qu'elle ajoute : « Je vais faire un petit tour aux toilettes, on commande et après on discute ! », le temps qu'il se recompose aussi une tête.

Le serveur arrive.
– Perrier rondelle.

Elle n'a pas du tout l'air d'avoir envie de se lever. Madame a pris ses précautions, peut-être ? Car enfin, elle a l'âge de sa tuyauterie, même elle ne peut y échapper ! À moins que le jeune amant dont elle lui rebat les oreilles depuis quelques mois – son coach sportif ! – la renforce aussi de ce côté-là ? Bon, tant pis, c'est lui qui ira en premier. Il a soudain très envie en plus, tant pis si l'odeur d'urinoir mal lessivé de ces vieilles brasseries le dégoûte. Ça n'avait pas toujours été le cas : il avait adoré saisir Marianne en levrette dans les toilettes du Café de la Paix, où ils faisaient semblant de monter téléphoner ensemble, dans une cabine en chêne.

Il n'en revient toujours pas d'avoir osé parler à la fille, tout à l'heure, et quelle phrase idiote... « Je commencerai par les pieds » ! Étudiant, il n'aurait pas dit une ânerie pareille, l'émotion sans doute l'avait malmené. Maintenant qu'il n'était plus le jeune et beau prince charmant qui ramassait les filles au Drugstore (il débarquait dans la décapotable de son beau-père immatriculée en Italie), de quoi lui parlerait-il ? Une jeune fille comme elle ne devait même plus savoir où donner de la tête, à force d'être courtisée.

Et avec cette chaleur... Les pieds ! Il ne portait plus que des mocassins souples, depuis son accident de scooter il y avait cinq ans de cela, parce que son petit orteil droit avait été écrasé. Il était toujours accroché, certes, mais pendant au bout, comme un sexe triste. Pour qu'il ne s'effrite pas, il fallait penser à le caler contre une paroi de cuir douce comme une chaude culotte de coton. Il rêvait de le voir renaître, par amour ou par miracle, ce petit *memento mori* qu'il portait partout avec lui, aussi coriace que le calepin où il notait pensées et tours de magie depuis sa plus tendre enfance.

La jeune femme de l'église... Il avait vraiment eu l'impression de lui plaire : cette lueur sur les joues, la rosée du regard, les épaules qui se dérobent, la poitrine qui se tend... Quand avait-il

connu ça, la première fois ? Peut-être avec cette douce brune de quatorze ans à tétons pointus avec qui il faisait du vélo lors de ce long été qui avait suivi la mort de son propre père. Il avait été envoyé chez des cousins qui vivaient au bord de l'Allier, dans une maison à toit pentu. Une aubaine : sa mère cuvait son deuil au moment où il commençait à compter ses poils...

– Milo, ça va ? Tu ne m'écoutes pas ! Et puis, tu es tout pâle, on ne dirait pas que tu étais encore à Antibes il y a deux jours... L'enterrement de Jacques t'affecte à ce point ? Vous n'étiez plus tellement proches, ces deux dernières décennies, il me semble, non ?

Marianne est vexée, au fond. Milo a oublié jusqu'à ce petit compliment conventionnel qu'il lui fait à chaque entrevue – sa coiffure, la couleur seyante de sa nouvelle écharpe, sa mine radieuse, la bonne tenue de son décolleté... (« Tes seins, ah, tes petits seins, quelle merveille ! ») Elle a beau déboutonner un peu plus sa chemise, rien. Et il n'arrête pas de regarder son téléphone. Il croit le faire discrètement, mais il a l'air d'un adolescent. Ils entretiennent depuis si longtemps un flirt par intermittence. Le pacte qu'ils ont scellé les engage à se flatter l'un l'autre jusqu'à ce que la mort les sépare. Mais cet air absent, Marianne le trouve abject. Elle préférerait presque qu'il se mette à regarder toutes les filles alentour. Ils commenteraient ensemble les tenues, les postures. Comme lorsqu'ils passaient les après-midi au café, dans le Sud, où elle l'avait souvent accompagné.

– Pourquoi on ne va pas au Balto, comme d'habitude ? tente-t-elle. Ça ne nous ressemble pas la Palette, tu ne trouves pas ? Tu n'avais pas envie de soupe à l'oignon ? Tu me fais rire avec ça, « soupe à l'oignon en toutes saisons » !

Milo courbe l'échine, Marianne le fatigue, l'attente de la sonnerie du téléphone l'use déjà. Et son cirque avec son chemisier, pathétique ! Il a plutôt envie d'imaginer qu'il est l'esclave de la fille de l'église, obligé de l'attendre jusque devant les W.-C. pour

l'essuyer délicatement. Tenu à parfaire la toilette intime avec sa langue, à genoux contre la cuve.

– Le Balto, c'est devenu trop touristique pour moi. J'avais envie de changement...

Le téléphone sonne, mais c'est sa propre fille, elle s'inquiète tout le temps pour lui, elle l'agace. Il refuse l'appel et maugrée quelque chose comme : « Toujours là quand on n'a pas besoin d'elle ! » Puis il se décide à parler à Marianne, mais ne sait pas par où commencer. Elle le devance.

– Tu es tombé amoureux ?

Il baisse la tête, peut-être un oui, peut-être un signe de défaite, ou bien de soumission. Le cœur est en déroute, le mot a été posé, par elle en plus. Il n'en sait rien, il lui en veut. Il n'a pas autant désiré depuis peut-être un demi ou un quart de siècle.

Marianne rallume le bout de sa Vogue, éteinte en chemin : elle n'a jamais vraiment su fumer. Elle le fixe, hésite à faire un commentaire rude.

– Ma chère Marianne, ne te moque pas, c'est cruel ce que je ressens ! Je ne la connais pas, je ne l'ai vue qu'une fois, je ne sais même pas si elle va m'appeler... Depuis combien de temps tu n'as pas attendu ce genre de coup de fil qui transforme tout l'univers ?

Marianne se baisse pour détacher la bride d'une de ses sandales, se masse tranquillement la cheville. Sa peau, devenue si frêle à cet endroit, la désespère à chaque fois. Jusqu'à quand pourra-t-elle marcher ? L'os lui-même s'affine à vue d'œil, un pied de poulet se dessine. Et Milo qui ne lui dit rien de beau.

Le fard qui lui monte aux joues la gêne terriblement. Quand elle se redresse et rit, elle semble lointaine et fausse. Comment réagir ? Son ami n'a pas pris le ton badin qu'elle lui connaît dans ces circonstances. Décontenancée, elle se raccroche aux trois, quatre questions habituelles qu'ils se sont toujours posées l'un à l'autre, en cas de trouble. Depuis au moins un demi-siècle. À un

moment, il y avait aussi un volet qui portait sur les enfants, en a ou pas, en veut ou pas.

– Comment s'appelle-t-elle, que fait-elle, quel âge a-t-elle, mariée ou pas ?

Pour l'heure, il n'a pas envie de répondre. Ils ne parlent plus de sexe ensemble, Marianne et lui. Ça s'est fait comme ça, à la mort de la femme de Milo, qui affirmait à tout le monde qu'il continuait à la baiser malgré son cancer et que, sous morphine, c'était l'extase. Elle le répétait surtout à Marianne, qui trouvait ça gênant et pensait qu'il existait des moyens plus dignes de lui signifier qu'elle savait, pour son mari et les autres, toutes les autres. Marianne, qui dînait souvent chez eux, qu'ils invitaient en vacances. Elle savait que les balades à vélo qu'elle faisait avec son mari finissaient en amour à la plage. Ou dans la villa d'un ami complice, quand le sable était trop chaud...

Bien sûr, ce n'était pas vrai, ce que disait sa femme malade, mais il avait dormi près d'elle jusqu'à la dernière nuit et ne l'avait plus trompée dès lors qu'il avait su qu'elle allait mourir. N'avait touché à aucune autre femme après. C'était sa manière à lui de lui faire à nouveau l'amour et de la rendre heureuse au ciel. S'il disait maintenant à Marianne que celle qui occupait ses pensées avait sans doute l'âge d'être sa petite-fille, elle ne pourrait s'empêcher de mettre l'histoire du sexe sur le tapis, ne serait-ce que pour l'embêter. Lui-même ne savait pas s'il y arriverait encore. Il se sentait durcir, parfois, mais ça ne durait guère. Les histoires de pilules à prendre l'effrayaient. Et les films avec Linda Lovelace et Marilyn Chambers le laissaient désormais de marbre. Mais, d'un autre côté, il avait toujours réussi à enivrer les femmes en les léchant sur les symphonies numéros 6 et 7 de Mahler. Même celles qui n'écoutaient que de la variété.

On n'en était pas là, de toute façon.

*

Quand elle venait la chercher à l'école, la mère de Zara lui montrait les autres mamans : « Tu vois, une femme, quand elle met ne serait-ce qu'une petite poudre sur les paupières, ça lui change tout ! »

Qu'est-ce qu'elle-même voudrait changer avant de retrouver Milo ? Elle ne savait pas trop, mais il lui fallait ôter à tout prix cet air de bergère prête à se jeter dans la gueule du loup qu'elle avait surpris dans le miroir après avoir raccroché. La nuit, elle avait regardé des vidéos allemandes de vieux qui couchaient avec des jeunes, des films japonais aussi, au scénario plus tordu. Dans sa tête, « ça se chevauche », comme dirait sa mère.

« Ça se chevauche »... L'expression lui rappelle le centaure et la rend toute chose. Elle glisse la main dans sa culotte blanche, observe les vaguelettes de ses doigts ébranler le tissu. Au petit jour, elle avait imaginé que Milo l'emmenait acheter de la lingerie dans une boutique chic, le genre où la cabine bien feutrée prend toute la place, s'encadre de rideaux comme au théâtre et où la vendeuse, complice et avant tout désireuse de vendre ses soieries et ses dentelles, fermerait les yeux. Longtemps. Il dirait tout haut des phrases comme : « Attends, je regarde si c'est assez confortable. Il faut que je puisse passer la main et la ressortir sans forcer, sinon, c'est pas bon, ça va te faire souffrir. » Ensuite, avec ce ton que certains prennent pour demander si les orteils sont bien placés au bout de la chaussure, il se pencherait pour appuyer fort. Il ferait ça pour les seins, le sexe, les fesses. Et finirait par la prendre sauvagement par-derrière, contre le miroir où elle plaquerait les bras en l'air. Le groupe « Vamos a la Playa » vibre désormais sans elle.

*





Milo, de son côté, sentait qu'il enchaînait les maladroites. Quand le téléphone avait enfin sonné, affichant ce numéro inconnu qu'il espérait tant, il s'était précipité pour répondre. Terrible erreur, une demi-sonnerie et il était au garde-à-vous, au bout du fil, voix claire et déterminée contredisant sa détresse. Il pestait intérieurement : tout ce qu'il possédait était bien trop moderne pour lui, son téléphone, sa voiture... Quant aux appareils ménagers de la maison, heureusement que Carmen, la gardienne de l'immeuble qui montait lui faire le ménage, savait y faire : lui, il préférerait descendre au café plutôt que d'avoir à affronter la machine. Saurait-il servir un thé à Zara ? Il la voyait mal boire autre chose au début. Il cuisinait bien le gibier, mais elle était peut-être végétarienne. L'une des dernières fois où il avait durci, c'était en imaginant Carmen perchée sur l'aspirateur sans fil. Ça en disait long sur ce monde qui lui échappait.

*

– Zara, c'est « fleur » en arabe, non ?

Milo se sent à nouveau ridicule. Que va-t-elle penser, qu'il la cantonne tout de suite à ses origines ? Qu'il est en quête d'orientalisme ? Zara lui a donné rendez-vous au café du concept store Merci, elle dit qu'elle habite au-dessus et qu'elle peut avoir besoin de rentrer d'urgence, a-t-elle déjà un enfant ? Il a eu du mal à trouver, il y a deux cafés, elle avait précisé : « Celui qui a pour thème le cinéma, et puis c'est M., comme pour ton initiale ! »

Zara s'amuse, il est donc allé chercher l'origine de son prénom... Ça fait déjà une petite entrée en matière, au cas où ils n'auraient rien à se dire. Elle l'avait observé de derrière les rideaux, il était arrivé avec cinq minutes d'avance. Il se tenait bien droit avec un journal à la main. Pas de cigarette. Il lui avait tout de suite demandé, au téléphone, de le tutoyer, elle avait eu un peu de

mal au début. Elle lui avait expliqué : « Tu peux prendre le 96, depuis Montparnasse. – Je vais seulement à pied ou en voiture », lui avait-il répondu.

– Ma mère est maronite, mon prénom vient de la Bible, c'est une dérivation du mot hébreu qui signifie « princesse », ou « semer ». Mais plutôt « princesse » ! Tu connais l'histoire de Sarah ? Mon prénom vient de là.

Il a un peu de ventre, comme le centaure, il ne cherche pas à le cacher. Zara soupire : aimera-t-elle encore cet aspect-là qui fait plutôt grand-papa ordinaire, dans la vraie vie ? Sa chemise remontée sur ses avant-bras solides et pleins, la montre qui barre la route aux poils bruns donnent tant d'envies de caresses et d'étreintes...

Ils se revoient tous les jours, une heure ou deux, parfois un déjeuner ou une soirée, et il la raccompagne, il y tient. Parce qu'il veut rester avec elle jusqu'au bout, ou parce qu'il a une voiture aux vitres fumées. Peut-être aussi parce que Milo boite légèrement. Il lui a parlé de l'accident qui a vu un de ses orteils broyé par le choc. Elle pense souvent à ce petit bout de lui, inerte dans sa chaussure. De quoi a-t-il l'air ?

Sur les boulevards, la vie estivale s'installe, c'est un autre film. Il met de belles musiques, ou des chansons passées. Au début, ils n'osent pas se toucher la main, mais déjà la bise devient un petit baiser sur le front ou la joue.

Zara est discrète, elle l'observe, le peint dans sa tête, retient des détails. Un jour, ils vont au cinéma. Il demande juste « deux places ». La caissière les regarde, fait des réductions sans un mot : elle est étudiante, il est senior, c'est évident aux yeux de tous. Milo rougit en recevant les tickets. Ça lui donne de l'élan. Quand le film commence, il saisit le bandeau qu'elle porte dans les cheveux et s'en fait un masque. Elle se demande si elle doit rire, mais son air est grave et il chuchote assez vite :

– Toi qui aimes la Renaissance, tu connais l’histoire sévillane maintes fois peinte de ce vieillard aveugle et édenté qui vient tous les jours téter les seins d’une jeune femme qui n’arrive pas à allaiter son nourrisson, soi-disant pour faire monter son lait ? Ensuite, toutes utilisent le prétexte et se l’arrachent à prix d’or, avec la bénédiction de leurs familles. Il leur donne un orgasme par sein à chaque séance et les rend furieusement dépendantes, au point que les courtisanes réclament des bâtards pour goûter à ce délice...

Le souffle saccadé de Milo rend sa voix rauque et scandaleuse, Zara étouffe un peu plus de désir à chaque nouveau détail. Ils sont seuls dans la rangée de ce cinéma de quartier, peut-être dans toute la salle, ils ne se rendent plus compte, il n’y a même plus de projectionniste pour les arrêter. Elle ne le laisse pas finir, enlève son T-shirt et son soutien-gorge. Comme une plante que l’on arrose avant les grandes chaleurs, l’air frais du climatiseur ouvre en grand ses pétales à la jouissance de la bouche brûlante de Milo, qu’elle plaque entre ses seins, pour le laisser tâtonner. Ses jambes s’écartent d’elles-mêmes, prêtes à la plus fantastique des chevauchées.

Dès le lendemain de cette folie, Zara s’inquiète à son tour. Elle se caresse plusieurs fois par jour en pensant à lui, mais il est si vieux, sur le papier, est-elle dangereuse pour lui ? « On a l’âge de ses artères », lui a-t-il glissé, après la perte rapide de son érection... Il ne se renie pas ! Pourtant, au cinéma, il lui avait tant donné avec sa bouche, après l’avoir perchée sur le lavabo des toilettes, qu’elle avait cru s’engouffrer dans chacun des petits carreaux jaunes des parois. C’était une sangsue qui ne quitterait plus son antre. La bouche épaisse de Milo formait une ventouse, sa langue semblait se gorger de sang et de chair, tel un second pénis de centaure. Magicien ! Elle avait eu du mal à retrouver la lumière du jour, ils étaient restés pour la seconde séance.

Vont-ils vivre une longue histoire ensemble ou vit-elle une simple lubie estivale, avec un vieux pour changer d’horizon ? Un soir, il dit qu’il est prêt à l’inviter chez lui. Qu’il veut mourir dans son corps à elle.

*

Il a donné rendez-vous à Zara en bas de son immeuble, pour la première fois. Il lui a dit : « J’habite à deux pas d’un bistro, 13 heures à la Rotonde, ça te dit ? Je viens te chercher, si tu veux ! »

C’est l’heure. Face au grand miroir ovale, Milo taille une dernière fois sa barbe, se gargarise à l’eau de Botot. Le sourire de sa femme se dessine dans son esprit, on dirait qu’elle est dans son dos, mais pas plus que d’habitude, non, il ne culpabilisera pas de continuer à vivre. Sa terrible moitié, emportée par son cancer deux ans plus tôt, lui répétait inlassablement qu’il n’avait plus l’âge de monter sur un « deux-roues ». L’expression désuète indisposait Milo... Dans sa bouche, c’était comme si elle voulait l’empêcher de flirter plus longtemps qu’elle avec la jeunesse.

D’un geste brusque de la main, il vérifie ensuite la bonne tenue de son entrejambe fraîchement lavé. Le flacon de parfum à moitié plein de la défunte entre dans son champ de vision. Poubelle. Il ne veut plus sentir autre chose que les lèvres de Zara.

*

Zara est en avance, ça ne lui arrive jamais. Elle n’a pas pris de douche, elle voulait partir vite avant que sa mère n’invente quelque chose pour la retenir. Une pensée un peu inavouable la traverse : l’homme est expérimenté, l’odeur ne lui fait pas peur. Peut-être même, au contraire, y trouvera-t-il une saveur d’huître au soleil. C’est en tout cas le goût qui lui est venu à





l'esprit en y trempant son doigt dans l'ascenseur. Elle est aussi impatiente de retrouver Milo que la mer.

Lunettes de soleil, jupe un peu courte mais pas vulgaire, T-shirt neuf de qualité, un côté jeune fille bien. Elle ose piquer le sac préféré de sa mère, de toute façon elle n'en a plus besoin. Yves Saint Laurent, ça lui donnera un peu d'aplomb à la Rotonde, au milieu des têtes grises. Sa mère avait-elle aussi des rendez-vous galants à Montparnasse ? Se cachait-elle aux toilettes pour sortir un rouge vif de ce sac et se refaire les lèvres ?

Dans ces vieilles brasseries, Zara se dit qu'elle ne risque de rencontrer aucune de ses amies. La poissonnerie du Dôme, la Closerie, la Coupole, le Select, le banc des habitués du Flore le dimanche... Milo vit comme une bête en cage dans un périmètre bien délimité. Elle le regarde en face. Les dents, si bien alignées au-dessus de son haddock aux œufs pochés, sont-elles bien les siennes ? L'amant passe du centaure au satyre, la tête lui en tourne. Pourtant, elle sait qu'elle ne se dérobera pas. Elle aime par-dessus tout l'expérience et l'inattendu.

Milo lui prend la main, il lui dit qu'il est très attiré, mais qu'il ne sait pas toujours comment faire, dehors. Que croit-il, que de son côté elle ne s'inquiète pas, qu'elle prend ça comme ça vient ? Il déshabille ses doutes.

– Il y a une dame pipi aux toilettes, sinon, je t'emmènerais bien. Il se sent très excité, heureux, fou. Si ça pouvait tenir dur comme ça jusqu'à la maison, quel pied ce serait.

– Un dessert ? Belle et douce Zara...

Ils font quelques pas. Il lui a donné une bise entière, quand elle est arrivée, il craignait de rencontrer un copain et d'avoir à produire une explication. Maintenant, il s'en fiche, il lui prend la main. Elle aimerait qu'il passe au stade supérieur.

En la guidant vers son appartement, Milo marche vite, et pourtant... À sa façon de regarder de tous les côtés de peur de se faire renverser par une voiture, on sent qu'un rien le sépare du

moment où il lui faudra demander de l'aide pour traverser la rue. Zara détourne les yeux, convoque fort l'image de sa langue sur son sexe pour lutter contre ce qu'elle vient de ressentir. Milo lit dans ses pensées et commente :

– La vieillesse, ça vient d'un coup !

Zara répond, songeuse :

– La fin de l'enfance aussi.

*

Milo n'arrive pas à dormir, ses insomnies le reprennent. Il se relève péniblement. Tenter de faire l'amour à Zara lui a scié le dos, si ce n'est plus. Il n'avait pas voulu la laisser lui grimper encore dessus. Quand c'est par manque de choix, cette position est insoutenable. Elle prend des relents de soins infirmiers.

Zara portait une paire de ballerines semblable à celle qu'il avait récupérée sous son père, dans une belle couleur, une sorte de vermillon passé. Zara, sa petite fleur... Sait-elle seulement que le vermillon a été introduit par les Arabes en Occident ? Il devrait rédiger une note dans son calepin, pour penser à lui raconter l'histoire de l'alchimiste Jabir Ibn Hayyan, la prochaine fois. D'un autre côté, les Libanais, souvent, n'aiment pas qu'on les rapproche des Arabes, il en avait eu dans sa galerie, il savait. Trouver autre chose, il faut trouver autre chose. Il craint que la conversation ne tarisse vite, leurs univers sont si lointains... Elle ne lui a posé aucune question sur ses tableaux, étrange pour une étudiante aux Beaux-Arts. Elle imagine peut-être que tout est faux ? Ou elle sait déjà que tout est vrai.

Marianne l'avait moqué au téléphone : « Ce serait donc de l'amour qui "pousse le barbon vers le tendron", comme l'écrivait Colette ? Et inversement ? Sait-elle au moins que Milo, c'est pour Émile ? »

*

Zara non plus n'arrive pas à dormir, les râles de douleur nocturnes de sa mère lui martèlent les oreilles. Parfois elle les rêve, d'autres fois ils sont réels. « Parle tout bas, si c'est d'amour / Au bord des tombes », les vers prononcés par la femme du mort dans son discours aux funérailles la travaillent aussi... Quel sens donner à la vie, à ce corps qui pourrit après des années de fougue, de joie, de nappes à carreaux sur le sol des forêts, de soleil chaud sur le ventre et le sable ? De mots merveilleux chuchotés dans une oreille où l'on entend la mer... Elle se sent à la fois au début et à la fin, vivante et mourante.

« Skeletons » des Yeah Yeah Yeahs s'invite sans cesse dans sa tête. Milo ne lui avait pas semblé vieux, chez lui, comme elle l'avait craint. Elle repensait à ce qu'ils avaient fait, qui scellait leur amour par un biais inattendu. Et si, malgré la longue compression qu'elle lui avait prodiguée, une hémorragie l'emportait avant l'aube ? Étaient-ils fous à lier ?

Sur le parquet de bois refait à neuf, les ballerines de Zara avaient eu envie de danser, ou de tenter de sauter d'une latte à l'autre sans toucher le bord, comme chez elle, lorsqu'elle était enfant. Seuls deux détails marquaient l'âge de son amant : les mules de cuir souple posées à l'entrée de sa chambre et les bretelles qu'il portait sur lui. Ce n'était pas pour lui déplaire, elles lui rappelaient quelque chose de la corde de Rabih.

Tandis qu'il répondait à un coup de fil dont, de loin, Zara percevait qu'il s'agissait du commentaire d'un médecin sur des résultats de santé (elle avait l'habitude), des résultats sans doute pas fameux (mais elle ne chercherait pas à en savoir plus et il n'en laisserait rien paraître), elle s'était installée, les jambes repliées sous elle, sur le grand canapé de cuir. Le soleil tapait si fort que les stores, même baissés, irradiaient. D'abord intimidé de la trouver aussi à l'aise dans son intérieur, il s'était assis

à l'autre bout de la pièce. Elle lui avait dit « Viens ! ». Il avait hésité, lui avait proposé mille choses, du thé, du café, de l'eau, plate, gazeuse, avec glaçons, feuilles de menthe... Du vin, de l'alcool, des petits gâteaux, des macarons, une tarte salée... Pire qu'une mère libanaise ! Il avait peur, c'était évident, il aurait adoré lui dire « On ressort prendre un verre ? », en finir avec cette épreuve qu'il avait tant désirée, pourtant. Le véritable lit, pas le flirt, ni les prouesses du cinéma... Elle lui avait demandé de venir près d'elle, il n'avait rien osé, elle lui avait pris la main, l'avait caressée longuement. Elle était si fine et douce. La peau s'affine avec l'âge, elle l'avait appris aux Beaux-Arts, avec un modèle de « vieillard » qui posait là pour quinze euros de l'heure dans l'amphi de morphologie. Elle avait ensuite posé ses pieds au creux de ses genoux à lui, pour les réchauffer. « Tu m'abandonnes tes pieds ? » avait-il murmuré... Zara avait fait un bond en arrière : « Je commencerai par les pieds », le moment était donc venu de lui demander une explication. Ou, encore mieux : une démonstration.

Il avait en effet commencé par les pieds. Il avait passé longuement ses doigts entre ses orteils, comme le font les enfants quand ils s'amuse de l'odeur dodue qu'ils trouvent là, les avait embrassés et, agenouillé, avait prononcé gravement : « As-tu jamais aimé quelqu'un au point de le reconnaître à ses orteils ? À la plante de ses pieds ? Je veux dire... As-tu jamais aimé quelqu'un au point de le reconnaître avec certitude dans un immense charnier, si seuls ses pieds dépassaient de la couverture ou des autres corps ? Voilà, c'est ce à quoi je pensais, le jour de l'enterrement. Avant ma propre fin, j'aimerais aimer entièrement comme ça. Et tu m'es apparue, Zara. La suite, le mot qui t'a semblé sans doute énigmatique sur le carnet, aurait pu te faire fuir, je l'ai craint, mais heureusement, tes pas, seuls tes pas, t'ont ramenée à moi. Tu crois que j'ai tant de choses à t'apprendre, mais tu te trompes, c'est toi qui vas me guider. »





Zara avait eu envie de rire : elle imaginait le tableau de Rubens avec cette inversion de rôles où Milo serait le jeune Achille en robe, et elle, le centaure. Elle essaierait de dessiner quelque chose comme ça, cet été. Des images d'études de pied aussi la traversaient, tandis que Milo passait si délicieusement la langue dans son sexe qu'elle en suffoquait. Les esquisses de pieds écorchés de Géricault, surtout. Milo avait à nouveau semblé lire dans ses pensées, il s'était levé doucement, prenant le temps d'appuyer ses beaux avant-bras sur le rebord du lit. Zara les caressait encore, alors qu'il se penchait pour fouiller dans sa veste, jetée au pied du lit.

« Tu attends un appel urgent ? »

Il avait répondu que non, puisqu'elle était là. Il voulait lui donner son carnet.

« Tiens, il est à toi, dessine ce qui te passe par la tête, et garde tout. » À son tour, elle s'était agenouillée devant lui.

Une tristesse lui était venue. Au restaurant, pendant que Milo réglait l'addition, elle avait prévenu qu'elle n'irait pas à Formentera. L'une des filles du groupe « Vamos a la Playa » s'était fâchée : « Reste avec ton vieux et profite bien de la toile de Jouy ! » Est-ce ainsi qu'elle les imaginait, dans des murs normands parsemés de bergères et de bergers qui peinaient à lutter contre l'humidité ? Que pouvait-elle savoir de cette langue qui se transformait en sexe, de ce centaure aux deux verges, qu'elle allait apprivoiser, le véritable centaure de ses rêves ? Mais pour ça, il fallait qu'il bande dur, plus dur que la mort. Plus longtemps aussi.

Un jour, il lui avait parlé de l'orgasme culinaire qu'il lui ferait connaître avec un plat d'« orteils de dragon », crustacés délicats de la famille des poucepieds, découverts dans l'Oregon. Il aimait les déguster fumés au feu de bois, baignés d'huile et de gros sel. Penchée là, l'appétit étrange et lancinant lui en venait. Pour commencer, elle avait dessiné son pénis. Il pendait juste au-dessus de sa tête, se promenait sur ses cheveux quand elle

la baissait pour croquer les traits sur le papier. Elle le replaçait, modelait une forme avec les testicules, reprenait... Puis, elle avait ébauché son pied, ravivant son petit orteil mort, celui qui avait péri le jour de l'accident. Concentrée, elle avait songé, fiévreuse, que leur chevauchée ne devrait plus toucher le sol, que c'était écrit. Elle rêvait aussi à leurs débauches de table. Milo lui grillerait des viandes et des coquillages. Ensuite, il lui dévorerait le sexe lentement, son dessert, systématique, sismique, intrusif, nauséux. La pénétrerait jusqu'au bout : il en allait de son attachement à elle, comme à la terre. Il fallait donc qu'elle le marque à son tour de sa vie, lui prenne un bout de la sienne.

Prostrée, les fesses à l'air, elle s'était mise à mordre l'orteil infirme jusqu'à la déchirure, et Milo s'était laissé faire, le sexe désormais si dur qu'il en souffrait. Ils s'étaient regardés, avaient scellé la suite. D'une main, il avait tenu sa verge tendue. De l'autre, il avait attrapé le coupe-papier de bronze qui décorait sa table de chevet. Tempes plissées de douleur, lèvres closes, sueur perlant à gouttes immenses, il avait scié son doigt de pied là où la bouche de Zara avait marqué un trait d'alliance. Enfin, il avait emballé, dans une autre feuille de son calepin, le tendre morceau ensanglanté. Son petit orteil droit, enrobé du plus éclatant des vermillons.

« Tu reconnaîtras mon cadavre parmi les autres, en commençant par les pieds. Aimons-nous comme ça, jusqu'au bout. Veux-tu, Zara ? Tu te souviens, j'aime faire réapparaître. »

La voix rauque de Milo avait pris une clarté nouvelle. Elle avait empoché le cadeau dans le sac Yves Saint Laurent, à la place du rouge à lèvres, puis elle avait dévalé l'escalier, les joues en flammes. Une fois sa mère couchée, elle dégusterait l'orteil avec un bon verre de vin blanc. Cul sec, elle le méritait. Il l'aimait, oh comme il l'aimait... Plus tard, ils iraient à la mer, en Amérique, débusquer le goût de celui du dragon. Cachés sous une couverture, allongés à même le sable qui les aurait dorés nus, elle lui répondrait enfin : « Oui, je le veux. » Et plus rien ne les ensevelirait.